– XXIII –

LES CONDITIONS MATÉRIELLES DE LA PRODUCTION DU LIVRE À BYZANCE DE 1071 À 1261*

3

L'une des conditions de la production littéraire est la publication, c'est-à-dire la diffusion par l'écrit. Rares sont les genres – le théâtre, certaines formes de poésie – qui échappent à cette nécessité. Or le livre, véhicule de la production littéraire, est aussi, et d'abord, un objet matériel. Composer une œuvre, la transcrire, la faire reproduire, ces diverses opérations exigent un support sans lequel elles restent vaines ou impossibles. Durant la période qui fait l'objet de notre Congrès, l'emploi d'une nouvelle matière à écrire – le papier – se développe dans l'Empire byzantin ; d'une production moins limitée que celle du parchemin, d'un prix beaucoup moins élevé, le papier va faciliter au cours de ces deux siècles la diffusion des œuvres littéraires. L'exposé de quelques faits plus ou moins connus, la recherche de leurs causes et l'étude de leurs conséquences fera l'objet du rapport que j'ai le plaisir de vous présenter. J'y traiterai successivement du parchemin, du papier et de l'encre, me réservant de montrer les influences réciproques qui ont pu s'exercer entre ces matières.

I. Le parchemin

Avant 1071, on peut dire que le support normal de l'écriture dans l'Empire byzantin est le parchemin. À de très rares exceptions près, les livres antérieurs à cette date qui nous sont parvenus sont faits de cette matière. Faut-il attribuer une telle situation aux qualités de souplesse et de résistance du parchemin, les volumes faits d'une autre matière ayant disparu ? Ou faut-il y voir l'effet d'un emploi quasi exclusif ? Il est difficile de trancher, mais il reste assuré que les qualités du parchemin expliquent et justifient la faveur dont il a joui.

Je voudrais envisager les faits d'une manière un peu différente et probablement plus originale. Le parchemin, c'est une peau d'animal – chèvre ou mouton en principe – qui a subi un traitement particulier. C'est en quelque sorte un sous-produit de la viande ou du lait en vue desquels on élève caprins et ovins[1]. À cet égard, on peut considérer le livre comme

4

* *XV^e congrès international d'études byzantines, Athènes, 5-11 septembre 1976. Rapports et co-rapports. 2, Langue, littérature, philologie. 3, Les conditions matérielles, sociales et économiques de la production culturelle à Byzance*, Athènes 1976, p. 3-14.

1. La production du parchemin semble avoir été saisonnière, tout comme l'abattage des bêtes, à en juger par des remarques d'une date un peu plus récente, comme celle de

le représentant d'un troupeau dont il est aisé de calculer l'importance, compte tenu des dimensions maximales du rectangle qu'il faut découper dans une peau aux contours fort irréguliers. Prenons un exemple tout proche du début de la période à laquelle s'intéresse le Congrès. On sait que le Ménologe de Syméon Métaphraste comptait dix volumes. D'un exemplaire transcrit à Constantinople vers le milieu du XI^e^ siècle, trois tomes nous sont parvenus : le premier (septembre) dans le *Bodleianus Barocci* 230 (format : 330 × 245 mm ; 289 folios) ; le second (octobre) dans le *Vindobonensis hist. gr.* 6 (format : 355/360 × 265/270 mm ; 341 folios pour la partie ancienne) ; le quatrième (seconde quinzaine de novembre), partagé entre les *Parisini gr.* 580 et 1499 (format : 332 × 258 mm et 330 × 245 mm ; au total 421 folios). En prenant les mesures du folio dans le manuscrit de Vienne, qui semble avoir été moins fortement rogné que les autres, on obtient pour le feuillet *(bifolium)* qui, plié en deux, constitue deux folios, un format de 540 × 360 mm, qu'il n'est pas possible d'obtenir plus de deux fois, soit 720 × 540 mm, dans une peau de chèvre ou de mouton[2]. Avec une moyenne de 350 folios par tome, il fallait quelque neuf cents bêtes – un joli troupeau – pour transcrire la collection complète du Métaphraste.

5 Voilà qui explique le prix élevé du parchemin[3] et sa rareté relative. De telles conditions faisaient obstacle à une diffusion rapide et étendue de la production littéraire. Un commentaire aussi important par son ampleur et l'intérêt de son contenu que celui de Nicétas d'Héraclée (vers 1030-1100) sur le Psautier ne nous est connu que par un manuscrit contemporain qui en constitue le tome I (Psaumes I-LXXV) ; toutes les autres copies sont plus récentes. Il est vrai que la transcription de ce seul tome a réclamé la peau d'une centaine de bêtes : c'est le *Leidensis Vossianus gr.* F. 42, qui compte 363 folios mesurant 370 × 240 mm (soit un rectangle de 740 × 480 mm pour deux *bifolia*).

Pour remédier à la pénurie du parchemin ou à son prix élevé, certains copistes ou même des ateliers entiers ont fait appel à un produit de récupération : le parchemin provenant de livres détériorés ou hors d'usage, qui, lavé et gratté, fournit une matière à écrire solide sinon élégante.

Grégoire de Chypre (*Epist.* 209) citée par M. Treu, *Maximi monachi Planudis Epistulae*, Breslau 1890, p. 261.

2. Ce partage de la peau en deux *bifolia* est usuel. Voir le témoignage un peu plus tardif de Maxime Planude (*Epist.* 100, p. 14-21 [p. 135 éd. Treu]) et la note du *Bodleianus Auct.* T. 2. 7 (Homère, *Iliade*, du XII^e^ siècle), f. 419^v^, que citent T. W. Allen, (*Homeri Ilias* I, Oxonii 1931, p. 30 et n. 1) et, sous une forme rectifiée, N. G. Wilson (dans *Byzantine books and bookmen*, Washington 1975, p. 2) : vingt peaux de mouton coupées en deux permettent de constituer dix quaternions.

3. C'est Aréthas qui nous renseigne avec le plus de précision sur le prix du parchemin : 8 nomismata pour les 424 folios de son Platon (*Bodleianus E. D. Clarke* 39), dont le format est de 325 × 225 mm ; 6 pour le corpus des Apologètes (*Parisinus gr.* 451), qui compte presque autant de folios (403), mais d'un format moindre (240 × 190 mm). Mais il s'agit là d'un parchemin de la plus belle qualité et d'une période bien antérieure à celle qui nous occupe.